

MARCHEZ - VOUS ?

Par **E.-Z. Massicotte**

“Si vous êtes assez heureux, écrivait un jour, sous le pseudonyme de Trottaïn, mon ami le plus intime, pour demeurer à 20, 40 ou 60 minutes de marche de votre ouvrage, faites-vous le trajet à pied, soir et matin ?

“Je parierais dix contre un que vous préférez l’atmosphère douteuse des “p’tits chars” au grand air pur et vivifiant... Et je gagnerais neuf fois sur dix parce que tout le monde n’a qu’une voix pour s’exclamer : “Marcher ! C’est bien fatigant, et puis on n’a pas le temps” !

“Cette raison n’est pas millionnaire, mais on s’en contente. Aussi que voyons-nous : les gens sortent pour aller travailler, s’amuser ou rendre visite, aussitôt le tramway. Quelle aberration !”

* * *

“Autrefois, raconte un auteur français, il en était tout autrement, pour un oui, pour un non, on prenait son baton de route et l’on partait. Quelles jolies promenades avec des heures de doux repos au coin d’un bois, au bord d’une aimable rivière, le long d’une prairie, au revers d’un côteau. C’était ainsi que s’en allait Jean-Jacques Rousseau et tant d’autres avec lui !”

* * *

De tout temps, les vrais Canadiens ont été de rudes marcheurs et la distance ne les a jamais effrayés.

En voulez-vous des exemples ? Il n’y a qu’à prendre au hasard.

Les trois frères Lemoyne : d’Iberville, de Sainte-Hélène et de Maricourt

quittèrent Montréal avec une troupe de Canadiens, pendant l’hiver de 1686 et s’en allèrent à pied, à la Baie d’Hudson, guerroyer contre l’ennemi. Voilà une petite marche qui serait peu goûtée par les clients des tramways, n’est-ce pas ?

Passons un siècle. Vous savez peut-être qu’il n’y avait, vers 1770, qu’un seul collègue dans la Nouvelle-France et qu’il était à Québec. Or, de quelle façon, les écoliers du district de Montréal se rendaient-ils à la vieille capitale, au commencement de l’année scolaire et comment en revenaient-ils, pour goûter les vacances dans leurs familles ?... Le plus souvent à pied !

Écoutons le meilleur de nos historiens, l’abbé J. B. A. Ferland, nous décrire un de ces voyages d’étudiants :

“Réunis dans la chapelle du séminaire, les voyageurs saluaient, par un cantique, la protectrice des pèlerins ; puis la bande joyeuse défilait ; elle poussait un cri d’adieu au milieu de la grande cour, et comme une volée d’outardes, se dirigeait vers l’ouest, qui pour elle renfermait la terre promise.

“Avec six semaines de vacances à l’horizon, un léger paquet sur les épaules, et un cœur bondissant de plaisir, le jeune étudiant marchait lestement, tantôt au refrain de quelque chanson populaire, tantôt au milieu des gais propos et des rires bruyants de ses compagnons. Vers le milieu du jour on s’arrêtait sur le bord d’un ruisseau, ou au pied de quelque orme séculaire ; les sacs se vidaient et les provisions étalées sur l’herbe disparaissaient rapidement devant l’appétit des voyageurs. Le soir on frappait à la porte d’une de ces blanches maisons qui bordent le